

- I -

*La boucle de la Moneda – L’homme de garde – Les idées en place
– La Fondation – Lame de Schmidt – Tarentule – Quartier Brasil
– Paulina – Mur des disparus – Femme aux cils noirs – Classeur
et revue – Esplanade*

Depuis le milieu de la matinée, je marchais en boucle autour du Palais de la Moneda.

Je faisais rien d’autre que ça, répéter le même tour, avec application.

J’avançais au plus près des murs, d’un pas tranquille et bien régulier. Le long du parcours, je pouvais sentir sur mon flanc gauche la chaleur renvoyée par la pierre. Parfois même, je laissais traîner la main et je jouais à la toucher avec le gras des doigts. À chaque passage, je ralentissais devant la grande porte vernissée par laquelle, moins de quarante ans plus tôt, on avait évacué le corps sans vie d’Allende. Devant l’entrée principale, j’étais obligé de contourner une zone de sécurité occupée par une huitaine d’agents en uniforme. Je rasais les barrières au mieux.

C'était la mi-février, les ombres étaient peau de chagrin, le soleil cognait dur.

Mes pensées vagabondaient et se fichaient dans de drôles d'endroits.

À l'abord d'un nouveau tour, une main ferme s'est posée sur mon épaule. C'était l'un des hommes de garde.

J'ai dû présenter des papiers d'identité, indiquer d'où je venais – j'ai parlé de Quidico et de Canete en le prévenant que ce n'était pas la porte à côté – et surtout expliquer ce que je fabriquais autour de la Moneda, à arpenter depuis plus de deux heures, en plein cagnard.

J'ai écarquillé les yeux.

Rien de spécial, j'ai bredouillé. C'est juste comme ça. Faut pas vous tracasser.

Visiblement, la réponse ne suffisait pas à l'homme. Son visage osseux s'était approché, il me surplombait. C'est sûr, fallait se mettre à sa place. J'ai fait au mieux pour le rassurer.

C'est qu'un truc, j'ai dit. Ni plus ni moins. Un truc à moi pour tâcher de garder un peu des choses d'avant. Celles qui ont compté et qui ont fichu le camp.

On est restés silencieux un instant, embarrassés. Le garde me fixait toujours. J'ai essayé de réfléchir.

C'est pas facile de parler de ça en moins de deux, j'ai continué. Mais, si vous voulez, on pourrait marcher un peu et alors, peut-être que les mots me viendraient. Pas sûr qu'ils me viendraient, mais peut-être que oui, au bout d'un moment.

J'ai hésité, et j'ai commencé à faire quelques pas, et puis je me suis retourné vers lui en l'invitant à me suivre d'un geste du bras. Il est resté immobile et j'ai haussé les épaules avec légèreté. Alors vous voulez pas? j'ai lancé dans sa direction. C'est dommage parce que moi, de marcher comme ça, ça me remet les idées en place.

Et tandis que je m'éloignais en marche arrière sans le lâcher des yeux, il a brandi ma carte d'identité.

Je suis revenu vers lui pour la récupérer en me moquant de ma cervelle de moineau.

J'ai vu sa drôle de moue et son léger hochement de tête.

Avant qu'on se sépare, il m'est tout de même venu à l'esprit de lui demander s'il connaissait la rue Blas Canas où j'avais rendez-vous à quatorze heures, dans le quartier de Santa Lucia. Il a fini par me renseigner, assez aimablement.

Peu après, j'ai quitté la Moneda.

En entrant dans le bâtiment de la Fondation, j'ai goûté l'illusion d'être devenu un personnage considérable. C'était sans doute à cause du perron, des plafonds hauts, des rampes en fer forgé recouvertes par endroits d'une pellicule or, du sol luisant renvoyant en écho le claquement de mes pas.

L'impression s'est dissipée doucement tandis que, après avoir annoncé fièrement ma présence à l'hôtesse d'accueil, j'ai progressé le long d'escaliers sombres et de couloirs étroits pour gagner le service de la Vice-Chargée de mission déléguée. Lorsque j'ai frappé à la porte de son bureau, j'ai dû constater qu'il ne restait rien de ma superbe du hall d'entrée.

J'ai perçu l'éclat d'une voix qui semblait venir de loin.

J'ai poussé la porte et j'ai découvert un bureau de taille moyenne, décoré de quelques affiches défraîchies, plans techniques en trois dimensions, images vues du ciel, nébuleuse à tête de cheval.

Oui ? a interrogé vaguement une femme au chemisier gris occupée à un travail d'écriture.

Ernesto Gutierrez, j'ai fait.

Oui ? a répété la femme.

On a rendez-vous. C'est au sujet de mon dossier de demande de subvention. Pour la Lame de Schmidt.

Rendez-vous ? s'est-elle étonnée en levant le front vers moi.

Oui. On l'a fixé il y a plus d'un mois. Pour mon dossier.

Elle a passé son index sur la page d'un agenda grand ouvert sur son bureau.

En effet, elle a dit. C'est bien noté ici. Ernesto Gutierrez. Ah oui, la Lame de Schmidt. J'y suis. Quidico, c'est ça ?

C'est bien ça.

Elle m'a invité à m'asseoir en face d'elle en se calant contre le dossier de son fauteuil.

Écoutez, je suis très ennuyée, monsieur Gutierrez. En fait, j'ai bien peur que votre demande soit toujours en attente d'instruction... Vous permettez ?

Elle a attrapé le combiné de son téléphone, composé un numéro avec agilité. Elle a eu une courte conversation qu'elle a conclue d'une voix sèche, indiquant que le dossier Quidico – Gutierrez – Lame de Schmidt devait être traité dans les meilleurs délais.

Voilà, a-t-elle fait en m'adressant un sourire. Les choses vont avancer rapidement, ne vous faites pas de souci.

Je suis resté un instant silencieux.

C'est que je viens de Quidico. J'ai voyagé toute la nuit.

Elle était désolée. Elle l'a répété plusieurs fois, la tête légèrement inclinée pour marquer sa compassion. En tout état de cause, je n'avais pas à m'en faire. Mon dossier recueillerait certainement un avis favorable. En plus, on était très content de mon travail en haut lieu, elle me le garantissait.

Je lui ai pourtant fait remarquer que mes recherches étaient plutôt au point mort. Ma dernière contribution datait de

plus d'un an. Sans cette Lame de Schmidt, le télescope était borgne.

Bien sûr, je comprends, elle a dit. Vous travaillez sur quoi déjà ?

Magellan. Les courants magellaniques. Je m'intéresse aussi à la Tarentule.

La Tarentule ?

Oui. C'est le nom d'une nébuleuse. Située dans le grand nuage de Magellan.

Tarentule, brrr, a-t-elle plaisanté. Ça n'empêche, vous avez bien de la chance.

Et, d'un geste rond, elle a désigné en grimaçant les murs de son bureau.

Quidico en plus, a-t-elle repris. On m'a dit que c'était un bel endroit.

Oui, c'est bien.

Et votre équipe de recherche ? elle a demandé.

Il y a pas d'équipe. Je travaille seul. J'avais un collègue, avant. Il est parti pour le Nord, ça fait trois ans, maintenant. Dommage, parce que c'était un chouette type. On allait souvent à la pêche ensemble.

Ah, elle a fait en hochant la tête.

Il y a eu un temps de silence et puis elle a manœuvré avec habileté pour mettre fin à l'entretien, se levant progressivement de son siège, promettant de me tenir au courant des suites de l'instruction, renouvelant les excuses de la Fondation pour ces attermoiments.

L'autocar du retour partait à vingt-deux heures du Terminal Alameda. J'avais du temps devant moi.

J'ai commencé par déambuler le long de Bandera en cherchant l'ombre étroite des façades. Sur la Plaza de Armas, je me suis appuyé au dossier d'un banc pour me rouler une cigarette. J'ai fumé lentement en pensant au rendez-vous raté de la Fondation.

J'ai été bousculé par un homme qui portait une pile de livres dont le sommet butait contre son menton. Il respirait fort, sa chemise était trempée de sueur et c'est pourquoi je lui en ai pas voulu. J'ai épié aussi longtemps que j'ai pu sa trajectoire chaloupée qui faisait penser à celle d'un homme ivre.

J'ai poursuivi vers l'ouest par Compania et j'ai gagné le quartier Brasil.

Au-delà de l'avenue Ricardo Cumming, je me suis mis à guetter l'entrée des passages étriqués qui reliaient les rues parallèles entre elles en se glissant au milieu des maisons. Je

les ai empruntés autant que j'ai pu, le nez en l'air, saisi par le silence qui les emplissait et qui finissait par peser comme une menace. L'air y était moins chaud que dans les rues plus larges.

Je suis arrivé en vue du parc Quinta Normal.

J'avais pourtant marché sans penser à rien et voilà que cette fois encore, je me retrouvais à deux pas du Musée de la Mémoire. J'en devinais la masse, dans le prolongement de Matucana.

Je me suis souvenu de ma dernière visite, de ce que je m'étais dit à ce moment-là. Après avoir quitté les lieux, je m'étais assis par terre, le dos contre le mur gris de l'esplanade.

J'avais plus rien à faire ici.

Voilà ce que je m'étais dit.

Durant des mois, j'avais épluché les archives, les journaux de l'époque.

J'avais fini par la repérer, sur deux photos de presse. Elle se tenait là au milieu d'autres, défilant les bras levés. On n'apercevait qu'à peine son visage et ses cheveux flottants entre les torsos de gars plus costauds qu'elle. Sur les deux images, il y avait à ses traits cette joie curieuse, mêlée de gravité.

Il y avait aussi son portrait, accroché au mur des disparus. Un portrait au sourire léger, un peu lointain. À la peau claire.

C'était bien Paulina sur le mur. Sûr que c'était elle. Même si, de plus en plus souvent, il m'arrivait d'en douter. À force de l'observer, son image vivante finissait par se déliter et n'être plus rien d'autre qu'une pièce infime de ce foutu puzzle. Alors je la perdais pour de bon et ça me faisait comme un tour de vis dans le ventre. En fait, ce mur me déprimait. Ce mur, ce Musée, tout ce bastringue.

Alors voilà. Cette fois, c'était bien fini, je m'étais dit. J'y remettrais plus les pieds.

Je me suis immobilisé devant l'entrée du Musée. Ou peut-être n'ai-je fait que ralentir l'allure. Les portes ont coulissé, je me suis retrouvé à l'intérieur. Je me suis approché du guichet et j'ai acheté mon billet.

J'ai traversé la salle du 11 septembre 1973 sans prêter attention aux chars et aux avions qui glissaient sur les murs blancs. Des voix martiales grésillaient dans des haut-parleurs, parfois couvertes par le fracas des coups de feu et des explosions. Le Palais de la Moneda était en flammes.

J'ai grimpé les marches jusqu'à la grande galerie. J'en ai fait machinalement le tour une première fois. Mon regard était sans consistance et ne se posait qu'à peine sur les choses, photos et unes de journaux où je glanais au hasard un nom, une date, une silhouette.

J'ai fait un second tour à contre-sens. Cette fois, mon œil a abandonné les objets exposés et, tandis que je marchais, il s'est mis à jouer avec les veinules du sol en faux marbre. J'ai gardé la tête baissée et aussi les mains dans les poches. Plusieurs fois, il m'a semblé que des visiteurs s'écartaient pour me laisser passer.

J'ai fini par rejoindre les banquettes installées face au mur des disparus, au centre de la galerie. Elles étaient entourées de petites bougies disposées en ellipse.

Deux femmes étaient assises là, à distance l'une de l'autre. Elles fixaient le mur et me tournaient le dos.

J'ai hésité avant de lever les yeux vers Paulina, son portrait à la peau claire. J'ai souri de la repérer du premier coup, au milieu de tous les autres. Mais aussitôt, j'ai senti mon ventre se serrer et je m'en suis voulu d'être revenu.

Devant moi, l'une des femmes a esquissé un mouvement pour se mettre debout. Les forces ont paru lui manquer et elle a vacillé avant de retomber sur la banquette. Peu après, je l'ai vue qui redressait le buste en étirant les épaules vers l'arrière comme pour chercher de l'air. Elle a fait une nouvelle tentative, ses deux bras en appui sur le bord du siège et cette fois, elle a pu se relever. Elle s'est tenue immobile un moment, l'une de ses mains collée à son front.

J'ai eu envie de m'approcher d'elle pour la soutenir.

Elle a pivoté sur elle-même, a fait quelques pas dans ma direction et j'ai aperçu son visage.

J'ai vu ses longs cils noirs et la fossette curieusement placée qui creusait le haut de sa joue, juste sous la pommette.

Elle est passée près de moi sans me remarquer. Sa démarche retrouvait de l'aplomb.

L'autre femme n'avait pas bougé et s'était mise à prier. De là où je me tenais, je pouvais entendre son chuchotis régulier et devinais à sa posture qu'elle avait joint les mains devant sa poitrine.

Un petit groupe de touristes, plein de solennité, est venu s'asseoir juste derrière elle et s'est mis à scruter du côté du mur. Je les ai observés en me demandant s'il se pourrait que l'un d'eux tombe sur le regard de Paulina.

Peu après, je me suis éloigné.

La femme aux longs cils noirs s'était accroupie et tenait un gros classeur d'archives en équilibre sur ses cuisses. Elle en tournait les pages plastifiées, avec application.

On se trouvait maintenant au sous-sol, dans l'espace de documentation. J'avais saisi une revue au hasard que je faisais semblant de parcourir.

Ses cheveux me plaisaient, ramassés au moyen de deux baguettes pour former un chignon approximatif et qui tendait à se défaire.

Au bout d'un moment, elle s'est agenouillée puis s'est assise sur ses talons, sans cesser d'étudier le classeur. Parfois, elle se penchait plus nettement vers les documents et son cou se courbait avec grâce depuis le haut de son dos. Le dessin ajouré de sa robe le dénudait un peu.

J'ai pensé à Paulina. J'ai souri une fois encore, mais c'était à l'intérieur de moi. Elle aurait compris ça. Cet attendrissement à cause des bougies et des vacillements. Cet élan, même, qui porterait à se serrer les mains. Sûr qu'elle l'aurait compris.

Sans m'en rendre compte, je m'étais approché de la femme.

J'en ai pris soudain conscience et j'ai infléchi un peu ma trajectoire pour amorcer un contournement. C'était un drôle de ballet, à y penser, exécuté au ralenti, ponctué par des temps d'immobilité, la revue tenue juste devant mon nez et qui dissimulait mon visage, ou pendant au bout de mon bras. Dans cette partie de la salle, il n'y avait que nous.

Contournement ou non, je me suis retrouvé près d'elle.

Elle continuait à feuilleter le classeur.

La revue m'est tombée des mains. Elle a tressailli.

Je me suis accroupi à côté d'elle pour ramasser la revue. J'en ai découvert la couverture ainsi que le titre imprimé en gros caractères : *L'Art pour résister*. En même temps que le

mien, son regard s'est arrêté sur la publication. Puis elle a tourné la tête vers moi et on s'est retrouvés face à face.

Ses yeux m'ont semblé immenses. La fatigue les faisait briller. Ils ont cligné deux ou trois fois et sont devenus différents. Ils portaient une lueur d'amusement. J'ai essayé de sourire.

Hop, j'ai dit en attrapant la revue.

Elle me fixait toujours, avec mansuétude. Ses lèvres se sont étirées doucement et la fossette étrange s'est dessinée avec davantage de netteté.

C'est un sujet, elle a fait.

J'ai fini par comprendre qu'elle parlait du titre sur la couverture.

Ah oui, j'ai dit.

Elle a continué à m'observer et sa curiosité envers moi a paru s'accroître.

C'est sûr, j'ai dit encore.

J'étais embarrassé. À cause de cette pauvre conversation, et aussi de nos épaules qui se frôlaient. Je me suis remis debout.

J'ai pris de l'air pour prononcer quelque chose mais je n'y suis pas parvenu. Je me suis éloigné à reculons sous son regard vaguement perplexe et je suis sorti de la salle de documentation.

Un peu plus tard, assis par terre contre le mur en béton de l'esplanade, je l'ai vue quitter le Musée. Elle a mis du temps à me remarquer. Son allure s'est alors légèrement modifiée et elle m'a souri avant de reprendre le cours normal de sa marche.

Il m'a semblé que son sourire ressemblait à une parole d'excuse. J'ai eu envie de lui emboîter le pas.

Mais j'ai rien fait du tout.

- II -

*Ligne d'écume – L'observatoire – Le Crabe va se faire foutre –
La planche de hêtre – Walter – Cahier d'oiseaux – Chignon prêt
à se défaire – La Puntilla – Diego et l'Île des Morts – Le chef de
Chilcoco – Un peu de paix*

Le Pacifique, c'était un peu chez moi et j'aimais pas le perdre de vue trop longtemps. Ce matin, j'étais bien content de le retrouver.

Depuis la route venant du nord, il ne se découvrait qu'au dernier moment, après le lac Butaco, quelques kilomètres avant Quidico.

Plus que la nuit mauvaise passée dans l'autocar, c'était la lumière crue sur l'Océan qui me faisait plisser les yeux. Et pourtant, elle pesait pour de bon, la fatigue de la nuit. À chaque fois que je baissais les paupières à cause de la lumière, je sentais combien le sommeil était prêt à me tomber dessus.

J'ai observé la grande courbe des plages et la ligne d'écume qui l'épousait. Au-dessus des vagues qui déferlaient, l'air était